



La chasse d'eau et le monde d'après. Défaire l'évidence du confort moderne ?

Marine Legrand

École nationale des ponts et chaussées, LEESU

Dans les régions les plus prospères, parmi les classes sociales les plus favorisées, il est une question qui se pose très peu, tant elle relève de l'évidence : celle du confort. Celle d'une facilité, d'une fluidité de l'existence quotidienne, d'un accès facile à *tout*, doublé d'une absence de préoccupation pour le soubassement matériel et les infrastructures qui rendent cela possible. Cela n'est pas exactement nouveau, évidemment. « Quel idiot, s'il avait eu pour lors quelque bon lit, aurait couché dehors ? » Voici la question que pose Voltaire dans son poème *Le Mondain* (1736). Ce poème est intéressant car l'auteur y fait l'apologie de l'accumulation des plaisirs d'une façon assez particulière. En effet, il présente le luxe comme voie évidente pour atteindre le paradis terrestre, à un moment où émerge un nouveau courant de pensée, à la fois libéral et matérialiste, plaçant l'individu au centre de sa propre existence. Il préfigure aussi une société à venir, où la consommation prend peu à peu la place des dimensions immatérielles de l'existence, devenant le support d'une nouvelle promesse d'éternité. Enfin, l'apologie des plaisirs à laquelle se livre Voltaire a aussi une dimension plus économique et politique. Le luxe, ou plus généralement la recherche accrue du confort matériel, apparaît effectivement en filigrane dans son poème comme un support essentiel du déploiement de l'industrie, dans une nation coloniale devenue à l'époque l'une des plus puissantes de la planète. Quels que soient les débats qui entourent aujourd'hui l'héritage du siècle des Lumières, selon moi, Voltaire a toujours parfaitement raison.

« Une tourniquette... pour faire la vinaigrette... »¹

Qui ferait sa lessive à la main tandis qu'il est possible d'installer chez soi une machine à laver puissante et efficace, qui consomme d'ailleurs de moins en moins d'eau ? Qui moulerait son café à la main, alors que cela prend dix fois plus de temps qu'avec un moulin électrique, et que même des machines tout-en-un sont fabriquées et servent à la demande un expresso brûlant dans votre cuisine, comme au percolateur du bistrot du coin ? Jusqu'à l'absurde, les catalogues des grandes enseignes exposent l'infini potentiel de l'électroménager domestique, à l'instar de Boris Vian dans sa chanson *La Complainte du progrès* (1955) : des machines à tout faire ont remplacé les bonnes, des machines à faire les choses plus vite, qui permettent de faire disparaître les corvées, ou plutôt de les confier à des esclaves énergétiques, grâce à l'entremise de toute une chaîne de travailleurs impliqués dans l'extraction des matériaux, la fabrication, le transport et la distribution des machines en question. Au-delà des « canons à patate » ou encore du « lit qu'est toujours fait », cités par le poète, ingénieur de formation, dans cette satire de la société de consommation, il existe à présent des machines à cuisiner sophistiquées combinant les fonctions de mixeur, cocotte électrique et minuteur, qui préparent la soupe à l'avance, et des aspirateurs sans conducteur qui nettoient le parquet pendant que l'on commande ses courses en ligne, tout en regardant un match en direct ou une série à la télévision, tandis qu'une machine

1. D'après *La Complainte du progrès*, chanson de Boris Vian (1955).

interactive à raconter les histoires occupe les jeunes enfants. C'est sûr qu'en vivant de cette façon, on gagne du temps ; or le temps, c'est de l'argent. Et le temps, c'est aussi du plaisir. Le temps, c'est aussi des ressources, produites, distribuées et consommées. En outre, le gain de temps supposé peut tout à fait finir par relever du mirage, notamment en raison du dépassement des seuils de contre-productivité des techniques engagées dans ces activités quotidiennes (les embouteillages aux heures de pointe, par exemple, peuvent annuler le gain de temps espéré par l'usage de la voiture individuelle).

Est-il vraiment imaginable de se passer de tout cela ? En matière domestique, tout se passe comme si la critique du progrès technique ne pouvait se faire que sur le mode de la plainte, tant elle supposerait, en apparence, de sacrifices. Ainsi, la maximisation du confort matériel, norme sociale très peu discutée, bouche l'horizon de l'adoption de modes de vie, de systèmes de production et d'organisation plus sobres, compatibles avec le maintien d'une certaine habitabilité terrestre. La situation est d'autant plus problématique que les niveaux de confort très élevés atteints par les classes les plus favorisées demeureront toujours, par construction, inaccessibles au plus grand nombre.

Suffit-il d'appuyer sur un bouton pour évacuer la question ?

Le renoncement à des objets et des systèmes qui réalisent le confort matériel moderne, mais aussi le symbolisent, doit-il forcément se lire sous l'angle du sacrifice ? La question mérite d'être posée au cas par cas, et celui de la chasse d'eau est particulièrement intéressant à explorer, alors que les toilettes sèches (devenues légales en France depuis 2009), entament leur démocratisation (Legrand, 2020 ; Joveniaux, de Gouvello, Legrand, 2021). Pour autant, la pratique reste encore très minoritaire au niveau national. On peut, à ce stade, poser la question suivante : qui installerait volontairement des toilettes sèches à la maison, alors que l'eau potable coûte si peu chère et que le système d'assainissement centralisé semble si performant ? Qui le ferait, à part la frange de la population la plus engagée sur les questions environnementales ; celle, en somme, qui est prête à faire des sacrifices ?².



Figure 1. Quelques accessoires indispensables...
Auteur : Marine Legrand.

Au cours du dernier siècle, la généralisation progressive de la toilette à chasse d'eau, dans les régions les plus riches du monde du moins, a permis aux habitants de ces régions de se libérer d'une préoccupation quotidienne : celle de savoir quoi faire de leurs excréments. La toilette à chasse d'eau actuelle, dotée d'une cuvette servant de siège, d'un réservoir et d'un siphon en S est le produit de transformations techniques progressives au cours des XIX^e et XX^e siècles (Monestier, 1997). Le trône à l'anglaise, héritier des chaises percées déjà utilisées par les classes dominantes sous l'Ancien Régime, s'est ainsi peu à peu imposé en Europe et avec lui la position assise, plutôt qu'accroupie, pour faire ses besoins (*ibid.*). Dans le même temps, cet objet et la position qu'il suppose se sont également exportés dans d'autres régions du monde.

Avec le trône à chasse d'eau s'est aussi diffusée une certaine vision de la modernité domestique, qui entraîne avec elle tout un « système d'oubli » vis-à-vis des excréments humains (Hawkins, 2003). En effet, il s'intègre aujourd'hui à un paysage plus large, celui d'un système d'assainissement basé sur l'utilisation de l'eau comme moyen de transport de la saleté domestique, hors de l'habitat. Ainsi, le trône permet l'évacuation des excréments au même titre que la douche évacue la crasse du corps, le lave-linge, celle des vêtements, le lave-vaisselle, celle des casseroles. Entrée unique, l'adduction d'eau potable, sortie unique, vers l'égout qui collecte les eaux usées, terme englobant que l'on écrit au pluriel, et qui inclut, par défaut, les urines et fèces. Le logis devient un canal traversé d'un flux disponible et purifiant. Cette eau que l'on boit et qui nettoie est un produit de consommation de masse. Comme les céréales, le jambon blanc, le lait et la bière, les boîtes de conserve qui s'alignent dans les rayons des supermarchés, elle offre l'illusion de l'abondance sans limite.

2. La réponse à cette question demeure en fait incertaine, et elle mérite encore d'être étudiée en profondeur. C'est ce que nous nous attelons à faire depuis quelques années, au sein de l'axe « Dynamiques sociales » du programme OCAP, en nous intéressant aux motivations des usagers et gestionnaires de toilettes sèches en France, dans différents contextes. Ceci dit, la valeur rhétorique de la question demeure, selon moi, pertinente pour le propos de cet article.

Une fois évacuées, quel sera le destin de ces saletés ? Mystère, pour la plupart de nos contemporains. Si la chasse d'eau évacue donc la matière, elle évacue aussi l'idée. L'externalisation de la gestion des déchets rend ces derniers invisibles (Monsaingeon, 2017). Cela est vrai aussi pour le plus intime de tous. Le système d'assainissement centralisé opère comme une boîte noire, au sens aussi où le sujet est peu enseigné, peu médiatisé, considéré comme purement technique, ce qui, de fait, déresponsabilise les usagers. Par exemple, peu de gens se rendent compte que l'eau qu'ils

boivent, quand elle est prélevée en surface, est issue de la rivière où se sont déversées les eaux usées traitées de toutes les stations d'épuration situées en amont sur la même rivière.

À l'échelle individuelle maintenant, les utilisateurs de toilettes à chasse d'eau sont en un sens, là aussi, rendus irresponsables vis-à-vis des produits de leur métabolisme. Effectué dans ces conditions, le soulagement des besoins primaires soulage aussi de la pesanteur, de l'usure et

tout bonnement de la part organique et périssable du corps humain, de l'entropie dont il est porteur³. En forçant le trait, on pourrait dire qu'en somme, la chasse d'eau escamote l'idée même de la mort. Qui voudrait renoncer à cela ?

Le début d'un vertige

Trois siècles après Voltaire, il est aussi possible de faire un pas de côté et de se poser la question suivante : est-il possible de faire comme si les ressources de toutes sortes, nécessaires au maintien d'un tel confort, allaient rester pour toujours et devenir partout infiniment disponibles ?

Partons de l'hypothèse très vraisemblable d'une raréfaction des sources d'énergie peu chères, de l'eau douce, et même de la cellulose fraîche utilisée pour produire du papier toilette de qualité premium⁴. Faire comme si cette hypothèse était fautive, cela relève du déni ; or, nier l'évidence, il le faut bien. En effet, il faut bien rester accroché à son trône pour ne pas sentir le sol vaciller, être pris d'un profond vertige. Tout cela

est proprement insoutenable, au double sens du terme. Insoutenable, au sens du dépassement constaté des frontières planétaires⁵ ; mais aussi insoutenable au sens d'une scène dont on détourne le regard tant elle nous lève le cœur, nous heurte par son intensité dramatique ou encore son horreur.

Pour illustrer cette situation apparemment absurde, il est possible de mettre en série différentes formes de découplages. Le premier est celui cultivé par l'option politique écomoderniste, qui consiste à entretenir l'espoir d'une croissance infinie dans un monde aux ressources finies, en découplant production de biens et services, croissance économique d'une part et croissance de l'empreinte environnementale d'autre part. À cette option politique, actuellement majoritaire, répond le découplage bien réel entre l'énoncé des constats (le franchissement des frontières planétaires et des seuils irréversibles de dégradation des milieux de vie), et la planification des opérations réparatrices : en proportion des enjeux, les actions collectives entreprises peuvent être qualifiées d'infinitésimales. Enfin, et c'est là que la question du confort entre en jeu, dans un pays riche au climat globalement tempéré, les conditions de vie éprouvées au quotidien ne reflètent pas la gravité de la situation : tant que l'on vit confortablement, cette gravité ne peut pas apparaître clairement. Dès lors, une forte dissonance peut prendre place, entre les connaissances générales acquises via diverses sources d'information, et les perceptions issues de l'expérience quotidienne. Par exemple, tant que l'eau coule du robinet, elle semble infiniment disponible et de ce fait, personne ne change ses habitudes, ou si peu. Au niveau collectif également, notamment celui des collectivités locales, bien peu d'actions sont entreprises, jusqu'au moment où l'eau ne coule plus. C'est bien ce qui se passe ces dernières années, avec des ruptures d'approvisionnement obligeant à alimenter des communes entières en eau potable via un camion-citerne.

Ainsi, la chasse d'eau, et l'évidence de son utilisation, s'articule à un ensemble d'infrastructures, de modes d'organisation et de normes sociales, qui empêchent littéralement de percevoir les limites fortes rencontrées par le système d'assainissement actuel. Alors même que celui-ci commence à entrer dans une impasse en raison de l'accumulation des problèmes qu'il

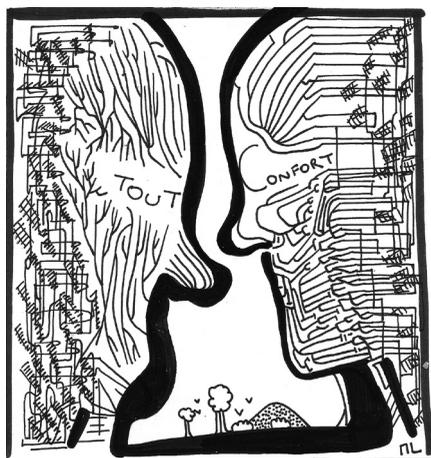


Figure 2. Un confort si colossal.
Auteure : Marine Legrand.

3. Pour illustrer ceci, *Les eaux noires* (Raguet, 2018), mémoire de fin d'études écrit sous la forme d'un roman d'anticipation expérimental, évoque une époque où les personnes qui vont aux toilettes ne savent même plus très bien ce qu'elles vont y faire, jusqu'à ce que soudain, le système tombe en panne. C'est alors que ces choses oubliées s'imposent à nouveau à chacun.

4. Entre autres ressources nécessaires pour construire et maintenir des systèmes d'assainissement centralisés complexes, tels que les composés électroniques, ou encore, tout simplement, le béton.

5. Pourquoi parler de frontières plutôt que de limites planétaires ? Cela me semble pertinent dans la mesure où les dépassements constatés entraînent non pas tellement un épuisement d'une matière ou d'une autre, mais bien plutôt une situation chaotique, inconnue, imprévisible et dangereuse. Une *terra incognita* (Pottier, 2017).

rencontre face au changement climatique, de ses impacts en termes de consommation de ressources et de ses performances limitées pour la protection des milieux, entre autres⁶.

Mettre en commun ce qui reste

Comment conserver collectivement un certain confort, en assumant la nécessité d'œuvrer vraiment au respect des milieux de vie, des frontières planétaires ? Comment prendre soin également des communs négatifs, ces infrastructures et modes d'organisation hérités et que les générations présentes ont la charge de réorienter, face à leur inéluctable désarticulation (Bonnet, Landivar, Monnin, 2021) ? Comment partager les ressources restantes de façon équitable pour garantir au plus grand nombre d'humains une réponse à ses besoins essentiels (nourriture et eau, abri et protection, bonne santé, possibilité d'une vie sociale, etc.) ?

Sujet épineux, éminemment politique. Des propositions existent. Des expériences concrètes se déploient en fait depuis bientôt un demi-siècle. En matière d'assainissement, comme de construction et d'habitat, d'agriculture, d'accès à l'alimentation, de production et partage des outils, de transport et d'aménagement du territoire. Des initiatives qui visent très concrètement à minimiser l'empreinte des sociétés humaines sur leur milieu, et qui cherchent, aussi, à remettre en avant la question de la subsistance comme une chose noble et digne d'engagement (Pruvost, 2024). Des prises de parole qui énoncent la possibilité d'une vie bonne et

désirable, et pourtant attentive aux conditions matérielles de sa réalisation (Berlan, 2021).

Sur le sujet de l'assainissement, la critique des systèmes de traitement centralisé des eaux usées se déploie depuis les années 1960, et s'accompagne de la recherche active d'approches plus sobres. Ancrées dans un mouvement plus large d'expérimentations autour de l'habitat autonome, ces techniques (toilettes sèches, filtres plantés...) se sont d'abord implantées en milieu rural, et sont longtemps restées très minoritaires⁷. Leur reconnaissance réglementaire tardive a permis de leur faire une place plus large dans le paysage. À présent, cette recherche d'alternatives s'étend jusqu'en milieu urbain, avec notamment une série d'initiatives citoyennes visant à considérer différemment les *matières*, entre réseaux de collecte expérimentaux, points d'apport volontaire d'urine⁸, installation de systèmes d'assainissement autonome en centre-ville en contexte d'habitat participatif... Avant l'émergence d'initiatives plus institutionnelles, c'est d'abord une minorité active, avec l'appui d'équipes de recherche impliquées, qui contribue à défaire pas à pas l'évidence de la fameuse chasse d'eau.

L'écriture de ce texte a bénéficié de discussions avec Bruno Tassin, Philippe Van Assche, Louise Ragué, et les contributeurs au programme OCAP. Pour ses travaux sur le thème de la séparation à la source des excréments humains, l'auteure a bénéficié d'un financement de l'Agence de l'eau Seine Normandie.

6. Voir l'article de Fabien Esculier dans ce même numéro.

7. Notamment du fait de leur exclusion de la réglementation en matière d'assainissement autonome, au moment de l'émergence de cette dernière au tournant des années 1980.

8. Voir à ce sujet le projet Enville, dans le cadre du programme OCAP, visant au développement de filières citoyennes et *low-tech* de valorisation agricole de l'urine humaine, consultable en ligne : <https://www.leesu.fr/ocapi/les-projets/enville/>

Bibliographie

Berlan Aurélien, 2021. *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre le fantasme de délinquance*, Saint-Michel de Vax, La Lenteur.

Bonnet Emmanuel, Diego Landivar, Alexandre Monnin, 2021. *Héritage et fermeture. Une écologie du démantèlement*, Paris, Divergences.

Hawkins Gay, 2003. « Down the Drain: Shit and the Politics of Disturbance », dans *Culture and waste: The creation and destruction of value*, Gay Hawkins, Stephen Muecke (dir.), Lanham, Rowman & Littlefield, p. 39-52.

Joveniaux Aurélie, Bernard de Gouvello, Marine Legrand, 2021. « L'émergence d'un

commun en matière d'assainissement urbain : les toilettes sèches séparatives en habitat participatif », *Flux*, n° 124-125, p. 27-40. <https://doi.org/10.3917/flux1.124.0027>

Legrand Marine, 2020. « Digestions fertiles. Le retour au sol des excréments humains », *Revue d'Anthropologie des connaissances*, vol. 4, n° 14. <https://doi.org/10.4000/rac.11042>

Ragué Louise, 2018. « Les eaux noires. Chronique d'un confort invisible », mémoire de fins d'études en création industrielle, sous la direction de Tony Côme, Paris, École nationale supérieure de création industrielle.

Monestier Martin, 1997. *Histoire et bizarreries sociales des excréments... des origines à nos jours*, Paris, Cherche midi.

Monsaingeon Baptiste, 2017. *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Paris, Seuil.

Pottier Antonin, 2017. « Le capitalisme est-il compatible avec les limites écologiques ? ». https://www.veblen-institute.org/IMG/pdf/texte_veblen.pdf

Pruvost Geneviève, 2024. *La subsistance au quotidien. Conter ce qui compte*, Paris, La Découverte.